

F

L'Empire oriental des califes de Damas (661-750),
monarchie arabo-syrienne, héréditaire et absolue,
orientée vers le monde méditerranéen

1. L'Empire des califes umayyades de Damas

1. *Le Califat umayyade, monarchie arabo-syrienne héréditaire*

Suivant quelques historiens, le Califat umayyade, qui se fixe à Damas, « n'est point un régime nouveau, mais l'extension et la consolidation de l'état antérieur » de l'Islâm. Pour les historiens arabes, au contraire, la dynastie umayyade aurait détruit la belle ordonnance de la communauté islamique primitive, créée par le Prophète.

En réalité, l'avènement de Mu'âwya et le remplacement de Médine par Damas comme capitale du Califat, marquent le début d'un nouvel ordre de choses ou, plus exactement, ils ressuscitent un ordre de choses très ancien. En effet, de même que le transfert de la capitale de l'Empire romain des bords du Tibre aux rives du Bosphore ne fut point un simple changement de résidence impériale, mais la restauration de l'ancien Empire oriental d'Alexandre et de ses successeurs, de même le déplacement de la métropole politique de l'Islâm, de Médine à Damas, est une réaction victorieuse du vieil Orient sémito-araméen ou arabo-syrien, contre la suprématie arabe du Hidjâz.

En effet, la communauté islamique, grossie par les conversions, évoluera désormais, sous la direction des califes de Damas, suivant les vieilles traditions de l'Orient sédentaire, dans le sens que lui commandent les réalités ambiantes et les nécessités de l'époque. Ces circonstances ont pour effet de modifier le mécanisme de l'Etat, qui ira désormais en se compliquant, et de transformer complètement le système du pouvoir. Comme les Empires de Byzance et de Ctésiphon, auxquels il a succédé, l'Etat patriarcal des califes s'organise en un Etat régulier. Le pouvoir électif et populaire des premiers successeurs du Prophète est transformé, à Damas, en une monarchie arabo-syrienne héréditaire, qui restaure et continue les vieilles monarchies orientales.

« La simplicité patriarcale (des quatre premiers califes) . . . était difficilement compatible avec la fondation d'un gouvernement stable dans les vieux cadres historiques de l'Asie antérieure. De fait, la Syrie araméo-byzantine et la Perse sâsânide ne tardèrent pas, sinon au point de vue religieux, du moins au point de vue culturel, à conquérir leurs farouches vainqueurs.

Ce fut la Syrie qui, la première, prit cette pacifique revanche. Après la conquête, une des plus puissantes familles arabes, celle des Umayyades, . . . reçut le gouvernement de la Syrie où elle ne tarda pas à s'accli-

ralliées à leurs congénères d'Arabie; et, d'autre part, les Syriens autochtones, Araméens arabisés, convertis ou demeurés chrétiens. Arabes et Araméens arabisés de Syrie jouaient, en effet auprès du calife et dans l'administration de l'Empire, un rôle prédominant.

«Tandis que la grande masse de la population arabe du 'Iraq n'était arrivée du désert qu'à la suite des guerres de conquête, la plupart des Arabes de Syrie avaient, depuis des siècles, habité dans ce pays et s'y étaient habitués à la soumission à un ordre politique, par leur long contact avec l'église chrétienne et avec l'empire romain. Ils considéraient Mou'awiya, qui gouvernait à Damas, comme le successeur légitime de l'ancienne dynastie ghasanide. L'épouse de celui-ci était une dame distinguée de la tribu sudarabique (chrétienne) de Kelb, la plus puissante de la Syrie, et son fils Yazid, successeur au trône, était ainsi assuré de la protection de sa tribu...»

La population soumise des tribus araméennes vivait en bons rapports avec les Arabes, qu'elle connaissait depuis longtemps. Ceux-ci n'habitaient pas, comme en 'Iraq, des colonies de fondation récente, mais dans de grandes villes et au milieu des chrétiens, avec lesquels ils exerçaient ça et là même leur culte divin sous le même toit. A la cour de Mou'awiya, le chrétien Sarjoun B. Mançour jouait le rôle d'un conseiller financier de grand poids. Les chrétiens payaient cette tolérance à Mou'awiya et à sa maison, par un fidèle attachement.»³

Autre indice de collaboration arabo-araméenne: Mu'awya, comme autrefois les Perses Achéménides, utilisera les aptitudes maritimes des populations du littoral libano-syrien et les emploiera contre le maître d'hier: l'empereur byzantin.

c. Arabes du Nord et Arabes du Sud

C'est sur les tribus arabes, nomades ou fixées, que, dans le domaine politique et militaire, la dynastie umayyade fondera sa puissance. Ce rôle de soutien du Califat, joué par les tribus arabes de Syrie qui n'avaient rien oublié de leurs traditions particularistes et de leurs rivalités ancestrales, les amènera fatalement à des querelles intestines, entre Arabes du Nord (*Kaysites*) et Arabes du Sud (*Kalbites*), qui persisteront pendant toute la durée de la domination umayyade.

«Il semble bien qu'il existait déjà auparavant une opposition à base racique entre les Nordarabes, purement orientaux, et les Sudarabes, à sang mêlé.»⁴ Le groupe tribal nordarabique de *Kays* s'était établi dans la Syrie du Nord, la Mésopotamie et l'Irak, et le groupe sudarabique de *Kalb*, entre Palmyre et la Transjordanie. Les querelles sanglantes qui in-

³ Brockelmann, *op. cit.*, p. 69.

⁴ Brockelmann, *op. cit.*, note p. 73.

terviendront continuellement entre ces deux groupes tribaux, se combineront et se confondront avec les facteurs géographiques qui divisent la Syrie et l'Irak.

d. *Le calife umayyade et les Arabes*

Le calife de Damas est donc, pour les tribus arabes de Syrie et pour les Syriens convertis et inféodés à ces tribus, un *cheikh* suprême, un «roi bédouin», en contact permanent avec les éléments représentatifs du pays. Il mène «à la bédouine la politique de bascule et d'intrigue entre les éléments rivaux»: cadeaux, commandements militaires, gouvernements de provinces, alliances matrimoniales, sont aussi employés pour gagner ou neutraliser ces groupements instables et turbulents.

«Mou'awiya ne gouvernait d'ailleurs pas ses Arabes comme un despote oriental, mais comme un vieux *Sayyid* de tribu. Il avait coutume d'expliquer ses décisions politiques à la prière du vendredi dans la mosquée, sur le *minbar* qui lui servait même plus souvent de tribune que de chaire; il s'expliquait en outre devant les chefs de la noblesse, avec lesquels il entretenait dans son palais des négociations régulières.»⁵

e. *Le calife umayyade et les sujets non musulmans*

Envers les populations non converties, qui constituent encore la grande majorité des habitants de l'Empire, le Califat de Damas continue à appliquer la politique de protectorat, inaugurée par les califes de Médine. Sujets de seconde classe, les non-convertis, qui conservent leur organisation religieuse et sociale, leurs églises et leurs tribunaux, sont «protégés» par le calife, à la condition d'être soumis et de payer la taxe légale. Leurs chefs religieux, patriarches ou rabbins, administrent la justice pour leurs coreligionnaires, dans la mesure où l'exercice de cette fonction ne heurte pas les intérêts de l'Etat (p. 202—203).

D'autre part, dans les services techniques et surtout financiers de l'Etat, les chrétiens occupent des postes nombreux et élevés. «Les bureaux étaient bondés de scribes chrétiens» (Mez). En outre, constituant un élément essentiel dans la vie économique de l'Empire, les chrétiens sont l'objet de l'intérêt particulier du souverain qui, continuant la tradition des empereurs byzantins, accorde de fréquentes audiences aux chefs de leur clergé et se fait même le juge suprême de leurs différends, même religieux. «C'est bien un fait nouveau, cet intérêt du calife pour les affaires des vaincus, un commencement d'unification de l'empire; et les historiens musulmans ne se trompent guère en y voyant l'exercice d'une autorité royale et non d'un pouvoir califien.»⁶

⁵ Brockelmann, *op. cit.*, p. 69—70.

⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 180.

Ainsi, à la différence des califes de Médine, plus préoccupés de direction religieuse que de commandement politique ou militaire, chez le calife umayyade, «le temporel l'emporte sur le spirituel». Il convient de noter que, dans cet Empire théocratique des Umayyades, le centre religieux n'est pas à Damas, résidence du successeur du Prophète; il est dans les deux Villes Saintes de l'Islâm, au Hidjâz. Vicairé d'un fondateur de religion, Prince des Croyants, le calife umayyade préside la prière du vendredi à la mosquée et y prononce la *Khotba* (sermon). Mais ces pratiques sont jugées insuffisantes par les dévôts. Le libéralisme des Umayyades «scandalise les croyants restés fidèles à l'austérité des premiers temps, et la sombre Médine censure Damas, comme Genève censurera Rome au XVI^e siècle.»⁷

Le caractère tolérant, et plus politique que religieux, qui distingue le calife de Damas de ses prédécesseurs de Médine et de ses successeurs de Bagdâd, plus musulmans qu'Arabes, tient surtout au fait que les souverains umayyades, issus d'une famille aristocratique et mi-bédouine, sont, comme tous les nomades, plus sensibles au lien tribal qu'à celui de la communauté religieuse (p. 165). Nous avons vu que le nomade n'est guère fanatique et s'intéresse bien plus à la politique qu'à la religion; il est plutôt porté à la domination qu'au prosélytisme, apanage des sédentaires qu'il méprise.

Rappelons que les Kurayshites, qui, avant l'Islâm, menaient une active existence de commerçants dans «la république marchande de La Mecque, étaient préparés à une plus large carrière».

Ancêtres des Umayyades, les Kurayshites avaient d'abord combattu leur congénère Mahomet et ne s'étaient ralliés à sa cause que lorsque sa doctrine commença à triompher (p. 109—110). En outre, la victoire de Mu'âwya sur Ali fut, on le sait, le triomphe des chefs de tribu contre les «Compagnons» et les *Ansâr* du Prophète. Enfin, installés, depuis les débuts de la conquête, au milieu des populations araméennes, chrétiennes et juives de la Syrie, les Umayyades ont développé, dans cette ambiance, le caractère souple et pratique de leur race.

f. Résidences du calife umayyade

Chef des Arabes et souverain de Syrie, le calife umayyade a, à la fois, une vie errante, survivance de la vie nomadique des ancêtres, et une vie citadine, où se manifeste l'existence du roi sédentaire, successeur des monarques orientaux de Byzance et de Ctésiphon.

Pour oublier les soucis du gouvernement, le calife quitte le milieu citadin de Damas pour aller chasser dans un de ses châteaux des confins du Désert. Les plus célèbres de ces châteaux sont ceux de *Mashta* (camp

⁷ Massé, *op. cit.*, p. 50.

d'hiver) et de *Qusayr Amra*, en Transjordanie. Nombre de forteresses romaines, disséminées aux confins du Désert, sont transformées en châteaux par les Umayyades.

Les califes pouvaient d'autant plus s'absenter de leur capitale que, par sagesse ou par indifférence, l'administration du pays était laissée à une bureaucratie traditionnelle, dont les agents autochtones, formés par des méthodes byzantines et sassânides, exerçaient leurs fonctions à côté et au-dessous des agents du calife. Le calife Suleymân (715—717) et la plupart de ses successeurs n'habiteront plus Damas, qui « convertie en majorité à l'Islâm, semble être devenue incommode à ses maîtres ».

g. Damas, capitale de l'Empire umayyade

Comme la Grèce et l'Iran, le Hidjâz est trop périphérique pour servir de centre politique à un vaste Empire oriental. Aussi, de même que l'expansion, hors de leurs pays respectifs, des Gréco-Macédoniens et des Iraniens, avait eu pour résultat l'abandon des capitales nationales de ces deux peuples (Athènes et Persépolis) pour de nouvelles métropoles situées dans l'Orient proprement dit (Alexandrie, Antioche, Ctésiphon), de même l'expansion arabo-islamique hors d'Arabie renversa la suprématie politique de Médine et du Hidjâz, au bénéfice de l'Orient classique (Damas, puis Bagdad).

Mais, et quoique mieux placée que Médine et La Mecque, Damas, qui remplace Médine comme capitale politique, n'est point le centre économique de l'Empire arabo-islamique. C'est dans les vieilles plaines du Tigre-Euphrate, près de Babylone ou de Ctésiphon, que le siège de ce vaste monde devait normalement se fixer. Les Perses achéménides s'étaient établis à Séleucie sur le Tigre; Alexandre, à Babylone; les Perses sassânides, à Ctésiphon; les califes abbâssides se fixeront à Bagdad.

Pour les califes rashidûn et umayyades, ce sont des circonstances accidentelles qui les ont respectivement portés à installer leur résidence loin des plaines historiques des Deux-Fleuves. En effet, Médine s'imposait aux premiers successeurs de Mahomet par son rang de capitale du Prophète et de métropole religieuse de l'Islâm conquérant. Quant à Damas, c'est à un autre hasard, on le sait, qu'elle doit d'être devenue la capitale du jeune Empire arabo-islamique. Aussi, ce rôle de capitale impériale, successivement tenu par Médine et Damas, est-il nécessairement temporaire; la première l'a gardé près de 30 ans et la seconde, pendant 90 ans environ.

Damas doit sa fortune temporaire à plusieurs causes occasionnelles. Longtemps avant son avènement au Califat, Mu'âwya, qui gouvernait la Syrie depuis 637, avait, depuis cette date, fixé sa résidence à Damas, siège des anciens gouverneurs byzantins. D'autre part, après sa victoire sur Ali, dont l'Irak avait épousé la cause, Mu'âwya ne pouvait songer à

transporter sa capitale dans l'ancienne Babylonie-Chaldée, dont les habitants venaient de le combattre et seront sans cesse en révolte latente contre lui. Les Syriens, au contraire, avaient été ses plus chauds partisans.

En outre, pour les premiers Umayyades, qui sont encore de purs Arabes, Damas est une oasis aux portes du Désert syro-arabique, patrie éternelle des tribus arabes. Antioche, près de la mer, joua le rôle de capitale pour les Grecs, les Romains et les Byzantins. Enfin, la lutte que les califes umayyades doivent encore mener contre l'ennemi byzantin, et notamment les expéditions navales, contribuent à décider les chefs de l'Empire à rester sur la façade de la Méditerranée orientale.

2. *L'arabisation et l'islamisation du monde oriental*

C'est pendant la période du Califat umayyade que l'Orient méditerranéen qui, pendant un millénaire de domination gréco-romaine et perse, avait conservé ses langues, ses cultures et ses croyances religieuses propres, sera, on l'a dit, en grande majorité, converti à l'Islamisme et linguistiquement arabisé (p. 179—181).

a. *Circonstances particulières de l'arabisation*

Si les Arabes n'ont pas, à l'exemple des Germains en Occident, adopté la langue des peuples conquis, c'est que l'idiome arabe, langue des conquérants, est aussi la langue sainte du Coran et de l'Islâm. C'est ce caractère sacré de l'idiome arabe qui sera la cause principale de sa diffusion dans les pays conquis et de sa substitution aux divers idiomes autochtones, qui lui sont d'ailleurs apparentés, notamment l'araméen en Syrie-Mésopotamie et le copte en Egypte (p. 98—101). Et c'est cette substitution, relativement rapide, qui donnera à croire que les Arabes ont absorbé les indigènes.

L'arabisation linguistique du monde oriental, comme d'ailleurs son islamisation, ne se sont effectuées, on l'a dit, que progressivement au cours des siècles (p. 98—99). Pendant toute la durée du Califat de Médine, l'administration a continué à employer la langue grecque dans les anciennes provinces byzantines de Syrie et d'Egypte, où les indigènes étaient, en majorité, non musulmans. Les monnaies byzantines étaient restées également en usage. C'est seulement à partir de 700, soit plus de soixante ans après la conquête de l'Orient méditerranéen, que la langue arabe sera imposée comme langue officielle de l'administration, pour l'ensemble de l'Empire (p. 202—204).

Même après 700, les idiomes autochtones resteront, pendant longtemps encore, les langues courantes des populations indigènes. C'est vers le début du XI^e siècle, on l'a dit, que les Egyptiens commenceront à oublier leur langue maternelle; jusque-là, la classe moyenne, qui était restée chré-

tienne, ne parlait que l'égyptien ou copte. Ce dernier est demeuré, et reste encore aujourd'hui, la langue religieuse des communautés égyptiennes qui sont demeurées chrétiennes (p. 99).

En Syrie et en Mésopotamie, on le sait, l'arabisation fut plus rapide, étant donné, d'une part, le voisinage des Arabes des confins désertiques, établis dans ces régions plusieurs siècles avant l'Islâm, et, d'autre part, la parenté des deux langues arabe et araméenne (syriaque et chaldéen). Cependant, et en dépit de ces circonstances favorables, les compartiments géographiques du Croissant Fertile, qui ont toujours abrité des groupes ethniques et religieux particuliers, ont conservé, jusqu'à une époque avancée, et quelques-uns jusqu'à la période contemporaine, l'usage de dialectes araméens. Cette langue araméenne est d'ailleurs encore employée, comme langue religieuse, par plusieurs communautés chrétiennes orientales: maronite, assyro-chaldéenne, etc. (p. 98—99).

Si la langue arabe, qui finira par se substituer aux idiomes araméens et coptes, fut, dans ce domaine, plus heureuse que la langue grecque, c'est que, on l'a dit, le monde orientalo-africain s'est toujours révélé, dès les origines, réfractaire aux langues non sémitiques. Dans le Croissant Fertile, en Egypte, en Afrique du Nord, les institutions gréco-romaines n'avaient point pénétré les masses indigènes, où la culture nationale est restée vivace, bien qu'endormie. Les villes seules avaient été grécisées, tandis que les populations des campagnes vivaient en dehors du cercle d'action des conquérants gréco-romains (I, p. 44 et 106, et II, p. 415—417 et 420—421).

En Egypte, pays hamitique, l'arabisation s'explique par la parenté existant entre les langues hamito-berbères et les langues sémitiques. Sœur de l'araméen, la langue arabe est aussi cousine de l'égyptien ancien. La science moderne a décelé, dans l'égyptien antique, des traces de sémitisme (p. 100—101).

C'est cette parenté entre les langues sémitiques et hamitiques qui avait permis, autrefois, à la langue sémito-phénicienne de s'implanter dans les régions nord-africaines, que les Phéniciens du Liban avaient colonisées dans la première moitié du premier millénaire avant J.-C. Et c'est cette ambiance et ces affinités qui, en Afrique du Nord et en Espagne, permettront à la langue arabe de se substituer, dans ces régions, à la langue sémito-phénicienne ou punique, qui lui avait préparé le terrain, et aux langues hamito-berbères (I, p. 106).

Ainsi, de même que, dans le domaine culturel, le monde oriental et nord-africain s'est toujours montré réfractaire aux langues non sémitiques (indo-européennes, turques, etc.), de même les langues sémito-hamitiques n'ont jamais pu s'implanter en dehors de leurs propres zones. Pour s'en convaincre, il n'est que de constater que l'aire d'expansion de la langue

arabe correspond, assez exactement, au domaine géographique des anciennes langues sémitiques et hamitiques qui l'avaient précédée dans le monde ancien: Croissant Fertile, Egypte, Afrique du Nord. A l'extrémité septentrionale du Croissant, la langue arabe s'est arrêtée à une ligne idéale qui va d'Antioche à Alep. Au nord de cette ligne, les noms des lieux, aujourd'hui turcs, étaient, au temps de la conquête arabe, d'origine asiatique; au sud de cette ligne, les noms arabes sont, pour la plupart, de vieux noms sémitiques arabisés.

Ainsi, si la domination politique des Arabes et leur religion islamique ont pu déborder du cadre géographique du domaine sémito-hamitique, par contre, la langue arabe n'a pu sortir des limites de ce cadre, particulièrement du côté du Nord (Iran, Anatolie, Italie, Grèce, Espagne septentrionale), domaine des langues asiatiques et indo-européennes.

Sur le plateau iranien, où le sémitique ne s'était jamais autrefois implanté, l'arabe ne réussit guère mieux, malgré l'islamisation de la contrée. Après une arabisation partielle et superficielle, la Perse islamisée ne tarda pas à abandonner la langue sacrée de l'Islâm, pour récupérer sa vieille langue nationale.

b. Circonstances particulières de l'islamisation

D'autre part, si l'islamisme, plus heureux que le christianisme, s'est plus aisément répandu en Asie et en Afrique, c'est que, avec son monothéisme absolu et sa doctrine théocratique, il répondait mieux, on l'a vu, à la mentalité et aux aspirations des peuples orientaux, et surtout continentaux, chez lesquels le sentiment politico-religieux prédomine dans les actes de la vie (I, p. 130—131).

Nous avons vu que c'est dans l'arrière-pays syrien et égyptien, loin du milieu méditerranéen, que la réaction indigène contre l'hégémonie occidentales s'est toujours manifestée (III, p. 350—352). C'est là que, sous la domination byzantine, la doctrine chrétienne monophysite, ennemie de l'orthodoxie grecque, s'est affirmée avec ardeur et violence. Ce sont les Monophysites de Syrie et d'Egypte qui facilitèrent la pénétration et l'établissement des Arabes dans leurs propres pays (III, p. 372—374).

A cette époque, on l'a vu, l'Orient chrétien était divisé sur la nature divine et humaine de Jésus. Clercs, docteurs, rhéteurs et logiciens, servis par la dialectique grecque, dissertaient et se combattaient sur cette question. Les Monophysites, ennemis des Grecs pour lesquels les deux natures se confondaient, donnaient la prépondérance à la nature divine. L'Islamisme, qui fait de Jésus le plus grand des prophètes, ne leur paraît qu'une nouvelle secte chrétienne. Entre le monophysisme oriental et le diophysisme byzantin, le monothéisme musulman, aux yeux des Monophysites chrétiens, semble plus proche de leur doctrine. Pour les Musulmans, Allâh

est Dieu le Père, et Jésus, au lieu d'être le Fils, est son plus grand prophète. Cette doctrine islamique paraît, aux Monophysites, un compromis plus acceptable que la doctrine diophysite des Grecs; ils s'y rallient donc sans difficulté.

A la différence des Gréco-Romains, qui s'établiront dans les villes, les Arabes, qui avaient horreur du séjour dans les agglomérations urbaines, s'installèrent surtout dans les campagnes et les grandes plaines, où, en contact direct avec la masse des indigènes, ils se mêlent à ces derniers et s'allient à leurs filles. C'est dans ce milieu plutôt continental, plus perméable à l'autorité théocratique et au monothéisme, que l'Islâm fera ses plus chauds adeptes hors d'Arabie. La communauté laïque, où le religieux et le civil forment deux domaines séparés, et le diophysisme, où le divin et l'humain forment deux natures distinctes en Jésus, sont étrangers à la mentalité orientale, et surtout continentale.

La résistance à l'Islamisme sera plus grande dans les montagnes et surtout dans les villes et sur le littoral, où la culture gréco-chrétienne avait trouvé un milieu favorable et où la fusion entre vainqueurs et vaincus ne se réalisera que lentement et graduellement.

Toujours est-il, et bien que moins lentes que l'expansion politique et militaire des Arabes, l'islamisation et l'arabisation des pays conquis n'en restent pas moins un véritable record. Jamais religion ni langue ne se sont développées, tant chez les élites que chez les masses, avec une pareille rapidité et sur un domaine géographique aussi vaste.

3. *Orientalisation des conquérants arabes*

Les populations orientales, arabisées et islamisées, en grande majorité, pendant la période du Califat umayyade, ont respectivement conservé ou progressivement repris leurs vieux caractères ataviques ou nationaux. Leur vie culturelle et sociale n'a été que superficiellement modifiée par cette transformation linguistique et religieuse, et leurs caractères psychiques propres ne furent que temporairement modifiés par leur mélange avec les envahisseurs. Ce mélange entre Orientaux autochtones et Arabes immigrants eut surtout pour effet de rajeunir, pour un temps, le vieux sang oriental (I, p. 40—41).

Ce sont plutôt les Orientaux, qui sont l'immense masse par rapport aux conquérants arabes, qui assimileront ces derniers, en les marquant, à la longue, de l'empreinte orientale. Avec l'avènement des califes umayyades, l'Orient méditerranéen reprendra son rang, son rôle, sa culture et son passé historiques, éclipsés jusqu'alors par la domination de Byzance et de la Perse et, depuis peu, par celle du Hidjâz. Le rôle de métropole du monde oriental, que la Mésopotamie avait souvent et longtemps tenu sous les

Empires orientaux anciens, est enlevé à Médine, qui s'en était tout récemment emparée. Après un relais provisoire à Damas (661—750), ce rôle sera bientôt repris par son ancien centre naturel, la vallée historique des Deux-Fleuves: Bagdad continuera Ctésiphon et Babylone.

a. Les conquérants absorbés par les conquis

Fondé et régi par des Arabes, l'Empire umayyade, devenu très vite un Etat arabo-syrien, sera, à mesure que le temps avance, un Empire de plus en plus oriental. Numériquement très faibles par rapport aux populations indigènes, les Arabes établis dans les pays conquis sont progressivement assimilés par les autochtones. D'autre part, les conditions physiques des divers pays où ces conquérants se sont fixés, marqueront graduellement leurs descendants de l'empreinte respective des habitants autochtones.

On fixe à deux cents ou trois cent mille, au maximum, le chiffre des Arabes d'Arabie qui se sont répandus, au cours de plusieurs décades, sur les vastes espaces conquis par leurs armées. Mais les guerres avaient notablement diminué leur nombre. En effet, une très grande partie de ces vaillants conquérants, qui s'étaient rués sur les provinces du vieux monde, avaient péri dans cet espace immense qui s'étend de l'Inde à l'Espagne. Quel que soit le nombre des survivants, ceux-ci étaient numériquement très peu importants pour ne pas être absorbés par les peuples indigènes, qui comptaient plusieurs dizaines de millions.

Ce sont en effet ces derniers, c'est-à-dire l'immense masse des populations de l'Empire arabe, qui ont en main la force productrice: l'agriculture, l'industrie, le commerce, et même une grande part de l'administration civile et financière de l'Etat. Devenus tout d'un coup trop riches, les conquérants arabes, qui forment une minorité dirigeante, vivent dans les villes et dans les camps; les plus actifs sont autour du calife ou occupent les postes d'autorité. Ils sont d'ailleurs, dès la conquête, de plus en plus métissés par leurs mélanges avec les indigènes.

Les califes eux-mêmes sont d'ascendance composite: Uthmân, Ali, Mu'âwya, Yazîd, etc., se marient avec des chrétiennes. «A mesure que la dynastie (umayyade) dure, ses souverains sont d'ailleurs de moins en moins arabes; les femmes sont encore parfois des filles d'anciennes familles bédouines, mais elles sont plus souvent des étrangères.»⁸ Nous avons vu le calife Yâzîd II (720—724) se glorifier d'être le descendant d'Abou Marwân, de Chosroès, du César de Byzance et du Khaqan turc (p. 228).

b. Survivance des peuples autochtones dans les régions arabisées

Nous avons vu plus haut, et particulièrement dans l'Introduction de cet ouvrage (I, p. 31—47), que les caractères essentiels d'un peuple, tant phy-

⁸ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 219.

siques que psychiques, sont, en général, aussi stables que les conditions du milieu physique qui les a façonnés. Produits combinés du milieu géographique, qui est relativement constant, et de l'hérédité, les caractères d'un groupement ethnique sont, en principe, relativement permanents. Pour les mêmes raisons, un groupement transplanté dans une région différente de son pays d'origine s'y modifie à la longue, grâce à l'influence du nouveau milieu et à l'effet des croisements, et y deviendra, avec le temps, authentiquement indigène (p. 26—28).

Attestée par l'histoire, l'action modelante du milieu géographique est, on l'a vu, confirmée par la science archéologique. Les squelettes fossiles exhumés en Afrique orientale, en Australie, en Amérique du Nord et du Sud, montrent d'étroites ressemblances avec les indigènes actuels de ces contrées. Le facies général des Egyptiens, des Assyriens et des Hittites anciens, figuré sur les sculptures ou peintures des monuments de ces peuples, se retrouve, assez semblable, dans le type de leurs successeurs modernes (I, p. 39).

Sans doute, certains groupements ethniques, transplantés et stabilisés dans un nouveau milieu géographique, continuent parfois, pendant assez longtemps et malgré leur mélange avec les autochtones, à présenter des caractères hérités des ancêtres immigrés ou intermédiaires à ceux de leurs éléments formateurs. Mais, en réalité, cette fixité n'est qu'apparente et relative. La courte durée de la vie humaine ne nous permet pas de voir les modifications qui se sont accomplies au cours des siècles. Les formes présentes de ces groupements ne sont qu'un stade déterminé, un moment de leur évolution vers la forme définitive qu'imprime le milieu (I, p. 39—40).

Il est indéniable que le métissage produit très souvent des modifications plus ou moins profondes, suivant que les individus des diverses races croisées sont en nombre plus ou moins égal, ou si le nombre des immigrés alloènes est supérieur à celui des autochtones. Mais cette modification, qui est en principe temporaire, n'atteint, en général, que les caractères secondaires de la race (langue, religion, culture, genre de vie, aptitudes particulières, etc.). Même lorsque la modification affecte les caractères essentiels ou fondamentaux (énergie, volonté, tendances, affections, passions, etc.), ces derniers, au bout d'un temps plus ou moins long, reprendront, sous l'action du milieu, leurs traits généraux antérieurs (I, p. 39—40).

«Un petit nombre de blancs, introduits au sein d'une population de noirs, disparaît rapidement sans laisser de traces, après quelques générations... C'est pour cette raison... que les peuples conquérants disparaissent... s'ils se trouvent en proportion trop faible à l'égard des peuples conquis. Tel fut, par exemple, le cas des Romains en Gaule. Nous sommes bien leurs fils par la civilisation et la langue, mais nullement par le sang. Tel fut encore le cas des Arabes en Egypte... Resté Arabe par la religion et

la langue, le fellah d'aujourd'hui est en réalité le fils des Egyptiens du temps des Pyramides, dont il est au surplus la vivante image.»⁹

De même qu'en Egypte, dans les vieux pays de Syrie et de Mésopotamie, les Arabes d'Arabie, en y comprenant même les tribus antéislamiques des Déserts syro-mésopotamiens, sont relativement peu nombreux par rapport aux Araméens, Chaldéens et autres sédentaires autochtones du Croissant Fertile. En se mêlant à ces derniers et en se mélangeant avec eux, les Arabes, qui leur communiquent leur langue et leur religion, perdront eux-mêmes, progressivement, leurs caractères distinctifs.

Modelés par des conditions géographiques constantes, les Libanais actuels ont, eux aussi, conservé un grand nombre des traits des Phéniciens anciens, qui les avaient précédés dans le pays du Liban. «Notez que ce qui a disparu, ce sont les bateaux, les traditions maritimes. Mais non pas la race phénicienne. Avec la souplesse d'une race d'argent, . . . elle s'est adaptée aux circonstances nouvelles. Les Phéniciens actuels sont les Libanais; ils ne sont plus marins, mais sur cette côte, où le trafic maritime a passé à travers les siècles aux mains successives des Grecs, des Byzantins, des Vénitiens, des Hollandais, des Marseillais, des Anglais, . . . les Phéniciens indéracinables sont restés les intermédiaires obligés, les courtiers, les financiers du grand commerce . . . Beyrouth (est) le successeur de Tyr et de Sidon.»¹⁰

Ainsi, un demi-siècle après leur expansion, les Arabes conquérants, ou ce qui en a survécu, sont «noyés» dans les vingt ou trente millions d'autochtones non arabes, que comptait à cette époque l'Orient méditerranéen. Ces derniers, qui seront en grande majorité islamisés et linguistiquement arabisés, imprimeront, à leur tour, à leurs conquérants, la vieille empreinte de l'Orient sédentaire. Orientaux et Arabes resteront ou seront des Syriens, des Irakiens, des Egyptiens, etc., avec les caractères respectifs des générations autochtones qui les avaient précédés sur le même sol. «L'habitant des Etats-Unis diffère déjà de beaucoup, par le caractère, des Anglais dont il est issu» (Lebon); et pourtant, il en conserve encore la religion et la langue. Sans modifier les caractères ataviques des peuples orientaux, le mélange Arabes et des non-Arabes, agissant à la façon d'une greffe, rajeunira temporairement le vieux sang oriental et produira, pendant deux ou trois générations, une renaissance orientale et une civilisation renouvelée (I, p. 40—41).

Aussi, au fur et à mesure que s'affirme, en Orient, la prédominance des Orientaux arabisés et islamisés sur les Arabes proprement dits, la vieille rivalité antéislamique renaît entre la Syrie, l'Irak, l'Egypte et l'Iran. C'est surtout, on l'a dit, entre les pays méditerranéens de Syrie-Egypte et les

⁹ G. Lebon, *op. cit.*, p. 26, 27.

¹⁰ Gautier, *op. cit.*, p. 138, 139.

contrées continentales et asiatiques d'Irâk et d'Iran, que les autagonismes seront les plus violents. «Au cours de toute l'histoire omeyyade, on voit le poing syrien maintenant les populations turbulentes de l'Irâk sous une féconde domination» (Demombynes). Cette domination arabo-syrienne, imposée par la force à l'Irâk, finira tragiquement: les derniers Umayyades seront vaincus et exterminés par les Irako-Iraniens, qui détruiront le Califat de Damas et transporteront à Bagdâd la capitale politique de l'Empire arabo-islamique.

4. Organisation de l'Empire umayyade

a. Administration

Gouverné par une aristocratie bédouine ou à demi, l'Empire umayyade, à l'opposé de son successeur abbasside, est une formation politique complètement décentralisée. Aucune organisation précise ne divise le territoire en provinces ou gouvernements (p. 198—199).

La Syrie, administrée directement par le palais califien, n'a point de gouverneur général. Elle comprend les anciennes circonscriptions byzantines, qui, surtout au début, continuent à être dirigées par leurs anciens fonctionnaires locaux. «En Syrie, centre du pouvoir des Omeyyades, le calife maintient l'ancienne organisation des thèmes bysantins comme cadre du *diwân* de l'armée: ce furent des divisions militaires et financières à la fois: il y a cinq *jound* syriens: Quinesrine, Hims, Damas, Palestine et Jourdain . . . Les guerriers du même *jound* formaient une armée. Aux époques de faiblesse, . . . le calife laisse chaque *jound* choisir son chef. C'est une circonscription de recrutement et d'intendance.»¹¹

A l'Est, un gouverneur, nommé par le calife, administre l'Irâk et contrôle les provinces orientales (Iran et Asie), dont il désigne les dirigeants. A l'Ouest, le gouverneur de l'Egypte, nommé par le souverain, choisit les chefs des expéditions africaines. Médine et La Mecque ont deux gouverneurs nommés par le calife.

Représentant de ce dernier, le gouverneur a, dans sa circonscription, les mêmes pouvoirs que son maître. C'est un petit souverain, une sorte de viceroy quasi indépendant. Il est, dans sa zone, l'imâm des Musulmans et le protecteur des non-Musulmans, sur lesquels il lève l'impôt. Il nomme et révoque les agents de l'Etat et même les chefs indigènes; il a le pouvoir de faire directement la guerre et la paix. A côté du gouverneur est le *cadi* (juge), ainsi que le percepteur de l'impôt, nommés tous deux par le calife.

En résumé, hors les nominations et destitutions faites par le calife, sous la pression des événements ou par le caprice du souverain, ce dernier n'in-

¹¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 216.

tervient guère dans la vie de la province. Délégué du calife dans sa circonscription, le gouverneur est parfois dénommé «calife» lui-même.

b. Unité apparente de l'Empire umayyade

«C'est sous la dynastie omeyyade que l'Empire arabe atteint sa plus grande étendue: on ne saurait concevoir qu'il ait quelque cohésion, de la Garonne à l'Indus; tout au plus pourrait-on essayer de le diviser, comme on l'a dit plus haut, en deux parties, à l'Est et à l'Ouest du désert syrien: une partie tournée vers la Méditerranée, l'autre vers la Haute Asie; leurs destinées sont si différentes qu'elles restent étrangères et bientôt ennemies... L'Occident au-delà des Syrtes n'a jamais eu de lien politique solide avec le centre de l'Empire.»¹² En effet, l'Afrique du Nord ou Maghreb et l'Espagne, qui ne seront jamais réellement sous le gouvernement du calife, ne tarderont pas à s'en séparer ouvertement.

Dans cette zone immense que forme l'ensemble de l'Empire, le secteur proprement oriental, le vieil Orient classique ou méditerranéen, futur Orient arabe, est, lui-même aussi, loin de présenter une unité politique, ni une vie organique. Ses différentes régions, la Syrie, la Mésopotamie et l'Egypte, forment respectivement des entités ethniques distinctes.

D'autre part, l'Empire arabo-islamique connaît déjà les problèmes et les germes morbides qui avaient anémié son prédécesseur gréco-byzantin. Il est affligé, en effet, de trois vices organiques, qui semblent être congénitaux et amèneront sa ruine: les rivalités des tribus, les dissensions religieuses et les mouvements séparatistes ou régionalistes. Des luttes sanglantes, qui commenceront bientôt entre les tribus du Nord (les *Kaïs*) et les tribus du Sud (les *Kalb*), n'auront plus de trêve pendant toute la période umayyade. Elles se confondront peu à peu avec la division des régions centrales de l'Empire en deux groupes géographiques distincts: la Syrie et l'Irak, qui ont respectivement adopté deux croyances religieuses distinctes: le Sunnisme et le Chiisme (p. 207–211).

Dès le Califat de Mu'awya, l'Egypte, le plus ancien Etat de l'Orient et le plus individualisé, fait déjà figure d'un Etat tributaire plutôt que d'une province. Son gouverneur, Amr ibn al Aas, est un vice-roi quasi indépendant; il a la Vallée du Nil en fief, à charge de payer la solde-pension des troupes et les dépenses d'Etat. En Irak et en Arabie, les velléités d'indépendance ne sont pas moins vivaces. Enfin, des mouvements centrifuges sont partout en veilleuse, attendant un moment favorable pour jeter le masque.

L'unité de l'Empire umayyade n'est donc qu'une apparence; elle ne se maintient que grâce à l'action de chefs supérieurs, qui lui donnent un sem-

¹² Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 229.

blant de réalité. L'Irâk et l'Iran, tournés vers la Haute Asie, la Syrie et l'Égypte, orientées vers la Méditerranée, ont des destinées foncièrement différentes. Séparés par le Désert de Syrie et par plusieurs siècles de dominations différentes, ces deux groupes de pays restent étrangers l'un à l'autre, en attendant qu'ils redeviennent ennemis. Quant aux provinces lointaines, tant en Asie qu'en Afrique, elles n'ont jamais eu de lien politique solide avec le centre de l'Empire. Seule une harmonie intellectuelle et sociale sera créée, plus tard, par l'islamisation de leurs peuples.

c. *La société arabo-orientale sous les Umayyades*

La faiblesse de l'Empire arabo-islamique, comme celle de tous les Empires orientaux anciens, est d'être une mosaïque de peuples et de tribus juxtaposés. Dans l'Empire umayyade, la société comprend d'abord les conquérants arabes, qui restent groupés en tribus (p. 199—200, 229—230).

La seconde classe est celle des convertis, qui sont attachés, à titre de «partisans» (*mawâlî*), à l'une ou l'autre des vieilles tribus arabes. Bien qu'en théorie ils aient les mêmes droits que les conquérants, les convertis, en pratique, sont traités en race inférieure (p. 170). On voit qu'il ne s'agit pas de Musulmans et de non-Musulmans, mais de vainqueurs et de vaincus.

«Et ce sont ces nouveaux convertis qui, par un singulier détour, développent l'Islâm, le nourrissent de pensée et de philosophie, fondent la théologie musulmane, car ils ont en eux des traditions de théologiens. Avant la conquête musulmane, il y avait en effet un milieu chrétien, celui des écoles théologiques et juridiques d'Antioche, de Beirout, d'Edesse, d'Alexandrie, de Gaza. Les nouveaux convertis apportèrent à l'Islâm des habitudes d'esprit qui étaient bien étrangères aux Bédouins... Il allait résulter de ce contact, à la lumière durable de l'esprit grec, une théologie musulmane raisonnable qui maintient en Orient et en Occident des foyers de haute culture. La grande querelle du libre arbitre naît sous les Omeyyades, et les nouveaux convertis y jouent leur rôle.»¹³

La troisième classe est celle des indigènes non musulmans. La distinction entre gens du Livre (Chrétiens et Juifs) et idolâtres a pratiquement cessé. Tous sont des protégés qui, en échange du libre exercice de leur culte, paient le tribut de la capitation et l'impôt foncier. Enfin, les non-Musulmans sont assujettis à quelques obligations et interdictions; en revanche, ils sont protégés, tout comme les Musulmans, dans leurs personnes et dans leurs biens. Mais ils constituent une classe sociale inférieure, conséquence normale de l'orgueil aristocratique de la classe conquérante et dominante (p. 200—201 et 230—231).

¹³ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 247.

5. *L'Empire umayyade et Byzance*

Nous avons vu que, depuis la conquête romaine, et même depuis la décadence de la monarchie gréco-syrienne des Séleucides, la route terrestre Méditerranée-Iran était pratiquement interrompue. Les troubles et l'insécurité causés par les guerres continuelles des Gréco-Romains et des Iraniens en Syrie-Mésopotamie, avaient détourné, vers le Nord et le Sud, le trafic régulier avec l'Asie. C'est à ce fait qu'étaient dues, à cette époque, la prospérité du Hidjâz, de l'Egypte et de Constantinople, et la décadence des ports libano-syriens et des villes de l'Euphrate.

La restauration par les Arabes du vieil Empire oriental, et la paix intérieure établie par les califes umayyades, ramènent la route commerciale des Indes et de l'Asie dans l'isthme syro-mésopotamien. Basra, Kûfa, et plus tard Bagdâd, deviennent de grands marchés d'où les produits asiatiques, transportés dans les ports syriens et libanais, sont répandus en Méditerranée. Entre les diverses régions du monde méditerranéen, un grand commerce maritime s'amorce. Juifs, Syriens, Libanais, renouant la vieille tradition des Phéniciens, se répandent jusqu'en Gaule, où ils fondent des comptoirs. Par contre, la conquête arabe, en rétablissant, en Syrie-Mésopotamie, la vieille route terrestre des Indes, anéantit la route caravanière Yémen-Mekke-Gazza; les marchands désertent La Mecque qui se dépeuple et se transforme en un petit centre religieux, vivant du grand Pèlerinage.

Mais l'Empire arabo-oriental reste coupé, d'une part, de l'Asie Mineure et de l'Egée byzantines, qui prolongent au Nord la route internationale de l'isthme iranien, et, d'autre part, de la Méditerranée orientale où domine toujours la marine de Byzance.

«Tout naturellement les Omayyades allaient reprendre la politique qui, douze siècles plus tôt, avait été celle de Darius. Maîtres des routes du trafic vers l'Asie centrale et les Indes, ils s'efforceraient de dominer l'économie internationale en imposant leur maîtrise à la Méditerranée. Et comme jadis la Perse, au temps des guerres médiques, avait prétendu annexer la Grèce, l'Empire de Damas allait se jeter à la conquête de Constantinople... Byzance, sans doute, aurait succombé, si l'incontestable supériorité d'armement qu'elle possédait alors, grâce à l'artillerie du feu grégeois récemment inventé, n'eût assuré la victoire à la flotte grecque (677).»¹⁴

Successeur de l'Empire gréco-syrien d'Antioche, le Califat arabo-syrien de Damas, orienté vers la Méditerranée et l'Occident, cherchera à dominer la Méditerranée et l'Egée, demeurées sous le contrôle de Byzance. Pour réaliser cet objectif, la guerre contre cette dernière, qui n'a pas renoncé à

¹⁴ Pirenne, *Les grands courants de l'Histoire universelle*, II, p. 7.

l'idée de reprendre ses anciennes provinces (Syrie-Egypte), est une nécessité. Sous Mu'âwya et ses successeurs, les attaques maritimes et les *razzias* terrestres se poursuivront régulièrement, avec quelques expéditions de grande envergure. Il s'agit d'ouvrir, à la route de l'isthme iranien, l'Anatolie et l'Egée qui lui ferment l'Europe orientale.

«Toute la politique extérieure de la dynastie omeyyade était ainsi tracée par son fondateur. La guerre byzantine continua donc, mais sans résultat solide, sauf sur mer. En effet, les empereurs bysantins réorganisèrent avec un soin particulier leurs provinces d'Orient: Anatolie, Cappadoce, Arménie; les marches grecques s'opposèrent aux *thugûr*, aux confins militaires du califat; entre les deux camps, se forma bientôt une région flottante, sans maître, où les deux ennemis pillaient à tour de rôle et que les défenses naturelles du terrain empêchaient seules de devenir un pur désert.»¹⁵

¹⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 319, 320.

II. Consolidation et expansion territoriale de l'Empire umayyade (661-715)

1. *Le règne de Mu'awya (661-680)*

a. *La Syrie et l'Egypte, bases essentielles de l'Empire umayyade*

Devenu calife en 661, *Mu'awya*, qui gouvernait la Syrie depuis 637, en fait son propre fief et continue à l'administrer directement. Les Syriens et les tribus arabes de Syrie, politiquement plus développés que les Arabes et les Bédouins d'Arabie, deviennent le soutien de son trône et la base de sa puissance.

A la Syrie s'ajoutent, pour *Mu'awya*, les ressources de l'Egypte. Après la mort d'Amr ibn al Aas, qui y exerçait une autorité quasi indépendante, «la fertile province du Nil est devenue la dépendance et la richesse de la Syrie. Ce sont les deux régions essentielles de l'Etat oméyyade, nettement tourné vers la Méditerranée.»¹⁶

b. *Puissance maritime de Mu'awya*

C'est sous l'influence des milieux économiques syriens, orientés de temps immémorial dans la direction de l'Occident, que *Mu'awya*, abandonnant la politique d'expansion continentale vers l'Est, où les riches provinces de l'Euphrate et du Tigre constituent la base de départ, tourne son attention vers la mer. C'est, en effet, sous l'impulsion des ports syro-égyptiens et grâce, on l'a vu, au concours des marins libano-syriens, héritiers des traditions maritimes des Phéniciens anciens, que la nouvelle puissance maritime des Arabes, signalée par les auteurs musulmans, prit naissance, avec *Mu'awya*, dans la Méditerranée orientale. Dans la mer Rouge et le golfe Persique, cette maîtrise de la mer est obtenue grâce aux Arabes de la côte de la mer d'Oman et aux marins persans.

c. *Mu'awya et Byzance*

Mais l'Empire byzantin demeure, pour les Arabes, le seul ennemi redoutable. Retranché derrière le Taurus, il est toujours capable, comme il le fera souvent, de lancer des attaques vers le Sud et de reconquérir, en tout ou en partie, ses anciennes provinces de Syrie et d'Egypte. *Mu'awya*, alors

¹⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 180, 181.

qu'il était gouverneur de Syrie, avait, au prix de plusieurs combats, occupé les villes phéniciennes du littoral, qui étaient restées en possession des Byzantins; il entreprit ensuite plusieurs expéditions terrestres en Asie Mineure, contre le territoire de ces derniers.

Pour s'assurer la possession des côtes syriennes, le gouverneur Mu'âwya avait reçu de son parent, le calife Uthmân, l'autorisation, refusée par Umar, de faire face à l'ennemi sur la mer, qui était jusqu'alors le domaine exclusif de celui-ci. En 649, Mu'âwya attaqua Chypre et, en 655, battit l'empereur Constance II sur la côte sud-anatolienne de Lycie; mais il ne poussa pas plus loin. Quelque temps après, sa lutte contre Ali l'obligea même à acheter la paix à Byzance.

Un an après son avènement au Califat, Mu'âwya envoie, vers le Nord, une puissante armée qui pénètre en Chalcédoine et avance jusqu'à Constantinople; mais, obligé d'abandonner le siège de la capitale byzantine, l'armée arabe retourne en Syrie (667—668).

d. Constantinople sauvée par le feu grégeois (674—677)

En 674, une puissante flotte arabe, bloquant le Bosphore, harcèle Constantinople pendant plusieurs années. La capitale grecque n'est sauvée que grâce au «feu grégeois», mixture à base de pétrole, qui incendie les vaisseaux même en mer. Cette invention, due à un ingénieur gréco-syrien, a été mise à la disposition de l'empereur Constance II. A la suite d'une dernière tentative, qui s'achève en désastre, la flotte arabe se retire; un traité de paix est conclu avec Byzance (677) et Damas paie tribut au basileus.

e. L'Afrique du Nord enlevée aux Byzantins (670—675)

L'insuccès de Mu'âwya dans le Nord est compensé par les grands progrès accomplis à l'Ouest. Dès 670, la domination byzantine en Afrique du Nord est brisée; en 675, une colonie militaire fondée à Kairawân, en Tunisie, fera de cette ville la capitale de l'Afrique arabe.

A l'Est, les armées arabes se maintiennent sur le plateau iranien. Mais l'Irâk, secrètement acquis aux Alides, est peu sûr; Basra et Kûfa abritent les partisans de ces derniers.

f. Institution du califat héréditaire

Les divisions et les troubles périodiques qui naissaient chaque fois que la mort du calife ouvrait le problème de sa succession, avaient instruit Mu'âwya du danger créé par le manque d'une loi réglementant la succession au trône. La notion élective de la tribu, pratiquée après la disparition

du Prophète et de ses successeurs de Médine, s'était révélée comme une source d'anarchie et de conflits sanglants.

Une nouvelle doctrine, celle du califat héréditaire, «rite nouveau et contraire aux traditions arabes», est adoptée par le fondateur de la dynastie, qui y procède avec ménagement. A l'exemple des empereurs romains du Haut-Empire, Mu'âwya, de son vivant, fait désigner son fils Yâzîd comme héritier. Cette innovation, qui mettait fin au califat électif et établissait la monarchie héréditaire dans la famille de Mu'âwya, ne s'effectuera pas sans luttes et sans effusion de sang.

«Ici encore, une attitude nouvelle naquit du contact avec l'étranger. Comme l'empereur romain désignait son successeur, sans qu'il fût nécessaire qu'il tint compte de l'hérédité, Moawia instaura la coutume de l'héritier présomptif du califat; mais, pour que soit sauve la vieille coutume bédouine de l'élection, la communauté musulmane, par une solennelle prestation de serment, reconnut le nouveau souverain, à sa désignation et à son avènement... Il fallut tout le prestige, toute l'habileté de Moawia pour réussir à assembler, dans la grande mosquée de Damas, des délégués des tribus arabes de l'empire, qui, en ambassade traditionnelle (*Wafd*), prêtèrent serment d'obéissance au futur calife.

Ainsi, une tradition commençait, qui confiait à une assemblée qui représentait plus ou moins bien la communauté musulmane, le soin de désigner, ou plutôt de reconnaître et de proclamer l'héritier présomptif du calife... La désignation de l'héritier présomptif, souvent heureuse sous les Oméyyades, mais qui a suscité, on le verra, sous les Abbassides, des querelles et des désordres graves, n'a point réussi à assurer, dans un Etat en anarchie perpétuelle, la transmission paisible du pouvoir.»¹⁷

g. L'œuvre de Mu'âwya

Figure sympathique et personnalité complète, Mu'âwya passe pour le type le plus représentatif du souverain arabe. Excellent manieur d'hommes, il préférerait acheter ses adversaires au lieu de les supprimer. En transférant la capitale du Califat, de Médine à Damas, il substitue la suprématie des Arabes de Syrie aux Bédouins d'Arabie, moins évolués, et donne à la Syrie et aux Syriens la prépondérance politique sur l'Irak et l'Egypte. S'il n'a pas fondé un Etat national syrien, c'est que, très vraisemblablement, il ne pouvait renverser l'édifice théocratique du Califat, «lequel reposait sur la suprématie exclusive d'une race et d'une religion». Or, à l'époque de Mu'âwya, les populations de la Syrie étaient encore, en grande majorité, araméennes et chrétiennes.

Réaliste et tolérant, Mu'âwya, qui connaissait l'inexpérience des Arabes

¹⁷ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 184, 185.

en matière administrative, garda en place les fonctionnaires non convertis. Le chrétien Ibn Sarjûn, qui administrait, sous Héraclius, les finances de la Damascène, se vit confier «le diwân des impôts et la comptabilité de l'armée» arabe. Si l'on se rappelle que l'armée et les finances constituaient «tout le gouvernement arabe» de l'époque, on se rendra compte que la charge d'Ibn Sarjûn faisait de lui une sorte de «Chancelier du Califat», à la fois ministre de la guerre et des finances. Conseiller écouté de Mu'âwya et de son fils et successeur Yazîd, Ibn Sarjûn transmettra sa charge à ses descendants (p. 227—229).

Outre les Sarjûn et autres hauts fonctionnaires, médecins, savants et poètes chrétiens, rappelons l'influence de la puissante tribu arabo-syrienne de Banû Kalb, dont le chef, cheikh ou émir, le chrétien Bahdal, est le père de Maisûn, femme de Mu'âwya et mère de Yazîd (p. 229).

Créateur de l'armée et de la marine arabo-syriennes, Mu'âwya en fit un puissant instrument de guerre et de conquête. «Pendant près d'un siècle, ces troupes d'empire étendront les frontières, maintiendront l'unité du califat et la suprématie des Syriens. Pour ces derniers, Moâwya se transformera, après sa mort, en une sorte de héros national, le *Sofiâni*, destiné à ramener en Syrie l'âge d'or, qu'avait inauguré la dynastie fondée par le fils d'Abou Sofiân.»¹⁸

2. Révoltes et guerres civiles (680—705)

Dès la mort de Mu'âwya (680), le vieil antagonisme qui avait constamment opposé dans le passé, d'une part, l'Irâk et l'Iran, ancien domaine sassânide, et, d'autre part, la Syrie et l'Egypte, anciennes provinces byzantines (p. 34—35), reparait de nouveau avec violence. Cette rivalité entre la partie continentale et orientale et la partie méditerranéenne et occidentale du vieil Orient, qui ne faisait que sommeiller depuis la mort de Ali (661), éclate brutalement, sous la forme d'une révolte, dès la mort de Mu'âwya. La Syrie et l'Egypte suivent la fortune du fils de celui-ci, tandis que l'Irâk et l'Iran penchent vers les Alides. D'autre part, les Khawârij, constamment révoltés, réclament l'égalité des droits fiscaux entre les non-Arabs convertis et les Arabes musulmans (p. 208—209). Quant à La Mecque et Médine, dépossédées de leur rang politique, elles se soumettent de mauvaise grâce à leur déchéance.

a. Révolte de l'Irâk. Le drame de Karbala (680)

A l'avènement de Yazîd I (680—683), fils et successeur de Mu'âwya, l'Irâk et l'Arabie se révoltent (680). Les éléments alides de l'Irâk proclament, comme calife, Al Husaïn, deuxième fils de Ali et de Fâtima et petit-fils du

¹⁸ Lammens, *Précis historique, La Syrie*, I, p. 72.

Prophète. Le gouverneur umayyade de l'Irak n'a pas de peine à réduire les révoltés; Husaïn est tué à Karbala et sa tête envoyée au calife (10 moharram 61—10 oct. 680).

Le drame de Karbala et le meurtre de Husaïn, qui sera un martyr pour les Alides, feront progresser le développement des idées religieuses des Chiïtes, lesquels deviendront plus tard les champions de toutes les tendances hostiles aux Arabes. Le cri de ralliement des Alides sera désormais la vengeance du crime de Karbala.

b. Révolte de Médine (683)

En Arabie, Médine, qui reprochait aux Umayyades de lui avoir enlevé son titre et son rang de capitale politique du Califat, proclame la déchéance de Yazîd. Une armée arabo-syrienne, envoyée par celui-ci, défait et anéantit, devant Médine, la fleur de la noblesse Kurayshite (683). Les Médinois se soumettent et renouvellent le serment de fidélité.

c. Révolte de La Mecque. Ibn Az Zubaïr, calife de l'Arabie et de l'Irak (683)

Après Médine, La Mecque, qui s'était soulevée à l'appel d'Abdallah ibn Az Zubaïr, neveu de Aïcha, veuve du Prophète, est assiégée. Mais la mort de Yazîd (683), qui obligea l'armée califienne de rentrer en Syrie, fait lever le siège de la ville sainte. Ibn Az Zubaïr, suivi de tout le Hidjâz, se pose en calife.

Mu'âwya II (683—684), qui ne règne que six mois, est un souverain médiocre et maladif. A son avènement, la situation politique de l'Empire est lamentable. A La Mecque, Ibn Az Zubaïr est reconnu calife par l'Arabie, l'Irak et une partie de la Syrie.

d. Révolte des Arabes Kaïsites (684)

D'autre part, les luttes inter-tribales entre Arabes du Nord et Arabes du Sud s'ajoutent aux rivalités régionales et aux mouvements séparatistes. Les Arabes établis en Syrie avant l'Islâm et ceux qui vinrent avec la conquête, dont les Kalbites, sont en majorité originaires du Yémen, d'où leur nom de *Yéménites*. Les Bédouins qui affluèrent après la conquête venaient du centre de la Péninsule et appartiennent au groupe des Banû Kaïs, d'où leur nom de *Kaïsites*. La rivalité des deux groupes éclate à la mort de Yazîd. Les Banû Kaïs, mécontents de la faveur accordée aux Yéménites, dont une fille, Maisûn, est la mère de Yazîd, refusent de reconnaître le nouveau souverain, « fils et petit-fils de leurs rivaux Kalbites » (p. 229—230).

A la mort du Mu'âwya II (684), emporté par la peste, les Kaïsites, dans le nord de la Syrie, se soulèvent, chassent le gouverneur de Kinasrîn qui

était un Kalbite et se rallie à l'anticalife de La Mecque. A Damas même, un chef Kaïsité, *Dahhak*, aspire lui-même au pouvoir suprême.

e. Défaite des Kaïsites (685)

Marwân (684—685), successeur de Mu'âwya II, écrase les Kaïsites à Marj-Râhit, au nord-est de Damas. Cette victoire, remportée par Marwân aidé des Kalbites, et où les chefs Kaïsites les plus notables trouvèrent la mort, ravivera les haines entre les deux groupes rivaux. L'antagonisme, désormais irréconciliable, des Yéménites et des Kaïsites, sera l'une des causes qui précipiteront la fin de la dynastie umayyade.

Après sa victoire de Marj-Râhit, qui lui soumet l'ensemble de la Syrie, Marwân réussit à s'emparer de l'Égypte et à repousser, en Palestine, une attaque des partisans d'Ibn Az Zoubâir. Mais, en 685, ce calife remarquable meurt, très probablement emporté par la peste.

f. Le calife Abdul Malik

Comme son père Marwân, *Abdul Malik* (685—705), qui régnera vingt ans, est un grand souverain. A la différence de ses prédécesseurs qui avaient continué à gouverner en vieux chefs de tribu, il est le premier qui agit et se comporte en souverain absolu. A l'exemple du basileus byzantin, il gouverne en autocrate doublé d'un théocrate. Exerçant très consciencieusement ses devoirs religieux, il accordait aux théologiens une plus grande influence. C'est sous son règne et celui de son fils Walid, qu'on sent naître «la volonté d'opposer une conception islamique et arabe aux civilisations byzantine et chrétienne, sassanide et mazdéenne». ¹⁹

A son avènement, Abdul Malik n'est que le souverain de la Syrie et de l'Égypte. L'Arabie obéit au calife de La Mecque, et l'Irak, après avoir été quelque temps aux Alides, sera, pendant cinq ans, une dépendance du Hidjâz. Le pèlerinage de La Mecque se trouvait ainsi fermé aux Musulmans syriens et égyptiens. Un échec militaire en Irak (686) provoque à Damas une révolte «des esclaves, unis à la canaille».

g. Les Mardaïtes, tribus chrétiennes de l'Amanus, pénètrent jusqu'au Liban (687—688)

Profitant de l'anarchie qui régnait ainsi dans l'Empire et poussés par les Byzantins, les *Mardaïtes* ou *Maradat* ²⁰, tribus chrétiennes de l'Amanus et du Taurus, pénètrent en Syrie (687). Jouissant dans leurs montagnes

¹⁹ Wiet, *op. cit.*, p. 48.

²⁰ Le nom de *Maradat*, sous lequel ces tribus sont désignées par les écrivains arabes, signifierait «rebelles».

d'une large autonomie, les Mardaïtes de l'Amanus, appelés aussi *Jarajima*, servaient comme auxiliaires dans les armées byzantines. Ils avaient déjà envahi la Syrie pendant la guerre civile entre Mu'âwya I et Ali, et n'avaient été rappelés par Byzance que sur la demande de Mu'âwya I, qui avait payé aux Grecs le prix de leur retraite.

« Appuyés par quelques escadrons de cavalerie grecque, encadrés d'officiers impériaux, ils pénètrent dans le cœur du Liban et en occupent tous les points stratégiques, jusque vers la Palestine. Auprès d'eux vinrent se réfugier en foule les indigènes, mécontents du régime arabe, les milliers d'esclaves, de prisonniers de guerre, amenés en Syrie à la suite des *razzias*. »²¹

Pour arrêter ce mouvement déclenché par Byzance, Abdul Malik s'engage à sacrifier à l'empereur la moitié du tribut de Chypre, de l'Arménie et de l'Ibérie. Abandonnés par le Basileus, les Mardaïtes se dispersent (688). Douze mille d'entre eux sont cantonnés en Grèce, où les Mirdites seront leurs descendants. Quelques-uns de leurs groupes, qui se maintinrent dans le Liban, fusionneront avec les montagnards chrétiens.

h. Soumission de l'Irak et de l'Arabie (691)

Débarrassé du péril mardaïte, Abdul Malik, en 691, marche en personne contre l'Irak qu'il soumet. Il confie à un homme éminent, *Al Hajjâj ibn Yusuf*, la mission de reconquérir l'Arabie. La Mecque est prise après un siège de sept mois, et l'anticalife Ibn Az Zubaïr, abandonné de tous, trouve la mort dans une sortie (692). En récompense de sa victoire, Al Hajjâj reçoit le gouvernement de l'Arabie et, en 694, il est nommé au poste le plus important de l'Empire: le gouvernement de l'Irak et des provinces asiatiques.

i. Partage administratif et territorial de l'Empire

Comme l'Empire romain du IV^e siècle, l'Empire umayyade d'Abdul Malik, dont l'unité politique et territoriale vient d'être restaurée grâce à Al Hajjâj, est, lui aussi, on le sait, affligé d'un mal héréditaire et incurable: l'antagonisme chronique entre sa partie orientale (Irak-Iran) et sa partie occidentale (Syrie-Egypte). Comme jadis Dioclétien, Abdul Malik, sous le couvert d'une unité politique apparente, partage avec Al Hajjâj l'administration du territoire. Tandis qu'Al Hajjâj est maître presque absolu de la partie orientale de l'Empire, le calife Abdul Malik s'assure les provinces occidentales, en y nommant des gouverneurs de sa famille. Abdul Aziz, frère du souverain, est le gouverneur de l'Egypte et de l'Afrique du Nord.

²¹ Lammens, *op. cit.*, p. 82.

j. *Abdul Malik et Byzance*

Grâce à son centre fixé à Damas, l'Empire d'Abdul Malik est nettement tourné vers la Méditerranée. Mais la domination maritime de la Méditerranée orientale appartient toujours à Byzance. Aussi, la guerre avec cette dernière, que les Arabes avait arrêtée depuis près de quinze ans à cause de leur guerre civile, va-t-elle maintenant reprendre. La trêve avec l'empereur, conclue par Mu'âwya I lors de sa guerre avec Ali, est rompue par Justinien II (685—711), sous prétexte de l'émission de la nouvelle monnaie arabe. Mais les razzias arabes, entreprises en Romanie (Anatolie), pas plus que les incursions byzantines en territoire syrien, n'amènent, pour les deux adversaires, des avantages décisifs.

k. *Imposition de l'arabe comme langue officielle de l'administration (vers 700)*

C'est sous le règne d'Abdul Malik, vers 700, on l'a dit, que deux mesures importantes furent prises: la suppression des langues étrangères dans l'administration et celle des monnaies byzantines, qui étaient restées en usage (p. 233—235).

Jusque-là, en effet, les tributaires non musulmans, qui avaient toujours en main les rouages administratifs, continuaient à employer le grec, en Syrie et en Egypte, et le persan, en Irâk, pour la tenue des registres officiels. La réforme d'Abdul Malik, qui tente d'introduire l'arabe dans la comptabilité fiscale, ne s'achèvera que vers la fin de la période umayyade. C'est au cours de ce demi-siècle (700—740) que les convertis deviennent la majorité du personnel des fonctionnaires.

«Ce qui est admirable, c'est la circonspection avec laquelle le système fut introduit. Il fut mis à l'essai pendant un an dans le seul district du Jourdain, puis appliqué à toute la Syrie; la Perse suivit; en Egypte, le décret n'intervint qu'en 706, au début du règne de Walid. L'examen des papyrus égyptiens va nous montrer la prudence de l'administration arabe, qui ne brusqua rien, après avoir essayé du bilinguisme, presque depuis la conquête. Voici quelques dates provisoires qui mettent en valeur le chevauchement des divers langages. Au début, l'immense majorité des papyrus sont rédigés en grec; le dernier est de l'année 780. Le premier papyrus bilingue grec-arabe date de l'an 643, le dernier de l'an 719, mais les protocoles restent bilingues jusqu'à l'année suivante. Le premier papyrus uniquement écrit en arabe date de l'an 709, et, à compter de là, les papyrus arabes augmentent d'année en année. Le gouvernement accepta bien des communications en copte, mais ne paraît pas s'en être servi d'une façon habituelle.»²²

²² Wiet, *op. cit.*, p. 48, 49.

l. *Création d'une monnaie arabe*

C'est aussi Abdul Malik qui institue la réforme monétaire. Jusqu'à son règne, les Arabes, qui n'avaient émis que des monnaies d'argent imitées des types grecs et perses, importaient de Byzance les dinars ou écus d'or. Cette dernière considérait l'émission d'une monnaie d'or comme un privilège ou monopole, dont elle exigeait la reconnaissance dans les accords diplomatiques. Aussi, est-ce pour affirmer sa complète indépendance que le Califat de Damas fit émettre, avec un texte purement arabe qui reproduit la confession de foi musulmane, des dinars en or, frappés à Damas et à Kûfa. Pour protester contre cette innovation, l'empereur de Byzance refuse de recevoir, en dinars arabes, le paiement du tribut annuel consenti par Abdul Malik, en 690, pour le départ des Mardaïtes.²³

m. *Embellissement des mosquées*

Enfin, Abdul Malik voulut donner aux mosquées une décoration aussi somptueuse que celle des églises. «Ainsi que le Christ, Allah possédera des sanctuaires richement décorés, au lieu des premiers temples, qui étaient d'une simplicité voisine de la pauvreté» (Wiet). Des artistes byzantins décorèrent de mosaïques les mosquées de Médine, de Damas, de Jérusalem, du Caire.

n. *Révolte et soumission de l'Irak (700–701)*

Vers 700, un important soulèvement des Khawarij, en Irak, est suivi de la révolte générale de toute cette province. Une armée arabo-syrienne, envoyée de Damas à la demande d'Al Hajjâj, rétablit la situation après de sanglants combats (701). Le pays est reconquis province par province. Ces événements font nettement prévoir la rupture prochaine des deux grandes moitiés de l'Empire, la Syrie et la Mésopotamie, impossibles à réunir en un tout homogène et organique.

3. *Expansions militaires vers l'Ouest et vers l'Est (705–715).*

Conquête de l'Espagne et de la Transoxiane

a. *Le calife Walid I*

Sous *Walid I* (705–715), fils et successeur d'Abdul Malik, la politique impérialiste arabe, tranquille au-dedans, mène sur les trois fronts extérieurs, Nord, Est et Ouest, la guerre d'expansion et de conquête. D'humeur autoritaire, moins tolérant que ses prédécesseurs pour les tributaires, Walid

²³ Le mot arabe *dinâr* dérive du mot latin *denarius* (denier), ancienne monnaie romaine et monnaie byzantine de l'époque.

élimine les chrétiens des grandes charges bureaucratiques. La direction supérieure des finances du Califat est enlevée aux descendants d'Ibn Sarjûn. Religieux fervent, bâtisseur, réalisateur d'entreprises charitables et d'utilité publique, Walid jouissait, en Syrie, d'une incontestable popularité.

b. La mosquée des Umayyades à Damas

Damas, qui était encore faiblement habitée par les Arabes, ne possédait qu'une modeste mosquée construite pour eux. Voulant doter la capitale d'une mosquée monumentale, l'autoritaire Walid confisque aux chrétiens la basilique Saint-Jean, qui deviendra la Mosquée des Umayyades. Le calife y ajoute la vaste cour, élève la fameuse coupole de l'Aigle (Kobat an Nisr), et mobilise une armée d'artistes pour la décoration intérieure.

c. Conquête de l'Espagne (711)

Après avoir conquis la Tunisie sur les Byzantins (670), les Arabes ont, entre-temps, soumis les chefs berbères du Maghreb et étendu leur domination sur toute la côté de l'Afrique du Nord.

En 711, une puissante armée, composée d'Arabes et de Berbères nord-africains, franchit le détroit de Gibraltar et détruit, en Espagne, l'empire affaibli des Wisigoths. Le célèbre Roderic, dernier général des Goths, est tué. L'armée victorieuse, avançant plus loin dans le pays, pénètre dans Tolède et soumet tout le nord de l'Espagne. La montagne sur laquelle le général berbère Târek ibn Zyâd avait réuni ses troupes, lors du débarquement en Espagne, porte encore aujourd'hui son nom: *Jabal Târek* (la montagne de Târek), «Gibraltar».

d. Incursion arabe en Asie Mineure (711)

Pendant le même temps, les troupes arabes pénètrent en Romanie (Anatolie), abattant des places fortes qui barrent la route vers Constantinople. Envahissant l'Amanus, Maslama, fils de Walid, occupe Jurjuma, la capitale des Mardaïtes, et met fin au péril que représentaient ces montagnards (p. 250—251). Une partie des Mardaïtes passent sur le territoire byzantin, tandis que d'autres s'engagent au service des Arabes. «Ils contribueront sous Yazîd II et Hichâm à la répression des troubles de l'Iraq, entourés d'égards et comblés de privilèges, malgré leur qualité de chrétiens.»²⁴

e. Conquête de la Transoxiane (712)

Vers l'Est, les armées de la conquête partent de l'Irâk, dont le gouverneur, Al Hajjâj, tenait aussi tout l'Iran. La marche frontière arabe est la pro-

²⁴ Lammens, *op. cit.*, I, p. 83.

vince du Khorassân, où se heurtaient, depuis des siècles, les races turque et iranienne. En 712, Samarcande, capitale de la Transoxiane ou Sogdiane (en arabe *Ma Warannahr* = derrière le fleuve), et Bûkhara, reçoivent des garnisons. Ces deux villes turco-iraniennes deviennent les plus importants bastions arabes de cette partie de l'Asie. De la Perse méridionale et du Belutchistan, la conquête du Sind ouvrira aux Arabes un nouveau champ d'action.

Grands administrateurs et hommes de guerre, Hajjâj et Walîd I, les deux piliers de l'Empire, meurent l'un après l'autre, le premier en 714 et le second en 715.

III. Déclin et ruine de l'Empire umayyade (715-750)

1. *Déclin des Umayyades*

a. *Les Arabes amollis par la vie sédentaire*

Vers 700, les armées arabes commencent à perdre leur élan belliqueux. La plus grande partie des conquérants ou de leurs descendants, qui s'étaient fixés et mariés dans les provinces conquises, ne se sentaient plus disposés à faire la guerre. Tout au plus acceptaient-ils un service momentané et territorial. La vie sédentaire et large avait fini par amollir ces fils du Désert.

«Or, au VIII^e siècle, le calife devait faire tête de toutes parts: à l'intérieur, soulèvements kharijites, alides, coptes, kurdes, iraniens, bientôt abbassides; à l'extérieur, la guerre byzantine, et déjà vers l'est la défense contre les Turcs . . . L'armée des derniers califes (umayyades) était encore une armée 'nationale', mais ce n'était plus du tout une armée de 'combattants pour la foi', ni même pour la gloire.»²⁵

Cependant, l'Empire est trop vaste et trop disparate pour que son unité soit maintenue avec des forces dont l'importance numérique et la valeur combative ont considérablement baissé. «Plus ses frontières s'éloignent, plus la disproportion s'affirme entre la masse des peuples conquis et le petit nombre des conquérants. En outre, les Omayyades, constatant que les conversions à l'Islam diminuent la rentrée des impôts, mettent obstacle à ces conversions; leurs agents traitent en inférieurs, pressurent et malmènent ces peuples qui sont pourtant les héritiers de vieilles civilisations et se plaisent à le rappeler.»²⁶

Ce mécontentement, exploité par l'active et habile propagande des Abbassides, précipitera la chute des Umayyades.

b. *Les califes désertent Damas*

De 715 à 724, trois califes se succèdent: *Sulaymân*, *Umar ibn Abdul Aziz* et *Yazîd* II. Sous leur règne, la division entre l'Irak et la Syrie s'accroît et s'aggrave. Les rébellions agitent les provinces iraniennes: c'est le début du mouvement qui soulèvera, contre la Syrie umayyade et au profit des Abbâsides, la partie orientale de l'Empire.

²⁵ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 212, 213, 214.

²⁶ Massé, *op. cit.*, p. 50.

D'autre part, Damas a grand-peine à conserver son rang de capitale. Les Syriens convertis à l'Islâm, qui forment déjà un parti dominant par le nombre et par la culture, sont toujours traités en inférieurs. Leurs exigences commencent à incommoder le calife, qui cherche une résidence dans un milieu plus apaisant.

Depuis le règne de Walid I (705—715) et surtout à partir de celui de Walid II (743—744), Damas demeure la capitale en titre, mais cesse d'être la résidence du souverain. Les califes n'y apparaissent que pour les cérémonies officielles. Sulaymân réside en Palestine, où il bâtit la ville de Ramla; Umar ibn Abdul Aziz vit à Khonâsira, au sud-est d'Alep; quant à Yazîd II, il se confîne dans la Balkâ, à l'est du Jourdain. Les gouverneurs des provinces imitent l'exemple du souverain.

c. Echec d'une expédition contre Byzance (718)

La grande idée du règne de Sulaymân (715—717), prince voluptueux et dévôt, est la conquête de Constantinople. Des forces importantes, terrestres et maritimes, envoyées vers le Nord, permettent aux Arabes de commencer l'investissement de la capitale byzantine (716). Mais la tempête, le feu grégeois et les épidémies font reculer les assaillants. «Une nouvelle fois, la Grèce — comme jadis lors des guerres médiques — arrêta l'Asie dans la conquête de l'empire universel.» (Pirenne).

d. Troubles en Syrie et révolte en Irâk (720)

Prince austère, ennemi des guerres de conquête, *Umar ibn Abdul Aziz* (717—720) essaye vainement d'améliorer la situation des *mawâlîs* ou musulmans non arabes, qui sont toujours traités en inférieurs par leurs coreligionnaires arabes. Sans persécuter systématiquement les chrétiens, il s'efforce de les écarter de la haute administration. *Yazîd II* (720—724), qui se déclare pour les Kaïsites, soulève l'hostilité des Yéménites qui forment la majorité des Arabes de Syrie (p. 249). Une rébellion en Irâk est étouffée dans le sang (720). Tombé sous l'influence de deux musiciennes de Médine, *Yazîd* meurt en 724.

e. Echecs et révoltes dans l'Ouest et l'Est

Frère et successeur de *Yazîd*, *Hichâm* (724—742), qui s'établit à Rosâfa, au nord de la Palmyrène, possède les qualités d'un souverain. Sous son règne, l'Empire umayyade atteindra sa plus vaste étendue, mais il connaîtra aussi les premiers symptômes de la désagrégation.

En 730, les Berbères d'Afrique du Nord se révoltent; les Arabes ne tiennent plus qu'à Kairawân. En 732, l'élan arabe, en Europe, est brisé à

Poitiers. En Romanie (Anatolie), les Arabes, qui avaient, en 731, pénétré jusqu'aux Pyles du Caucase, sont refoulés, en 740, par l'empereur Léon l'Isaurien, qui vint mettre le siège devant Malatia (Mélitène). Aux frontières de la Chine, les Sogdiens se soulèvent.

f. Grande révolte des Chiïtes en Irak (740)

En 740, la première révolte sérieuse des Chiïtes ou Alides éclate. Un Alide, Zaïd ibn Ali, petit-fils de Husaïn (p. 248—249), se met à la tête des Irakiens mécontents. Battu et tué par les troupes syriennes (740), Zaïd sera, pour une partie des Chiïtes, le cinquième *imâm*, auquel se rattache la secte chiïte des Zaïdites (p. 214). Cette secte, on l'a vu, se maintiendra jusqu'à nos jours dans le Yémen.

g. Rétablissement du Patriarcat melkite à Antioche

Depuis 609, l'Eglise chalcédonienne ou melkite d'Antioche, affiliée à Byzance (III, p. 328), était sans patriarche. Les événements politiques qui s'étaient succédé depuis cette date (invasion perse, invasion arabe, etc.), avaient empêché cette Eglise de se donner un chef. Les quelques titulaires de la charge patriarcale, qui furent nommés par Constantinople, continuèrent à résider dans la capitale byzantine. A partir de 702, on cessa même de désigner un patriarche nominal.

Cette vacance prit fin en 740, date à laquelle le calife Hichâm accorde aux chrétiens melkites la liberté d'élire un chef religieux, à condition qu'il soit un Syrien et qu'il s'établisse en Syrie. En 742, le nouveau patriarche prend possession de son siège à Antioche.

h. Institution du Patriarcat maronite d'Antioche, en Coelé-Syrie

C'est vers cette époque que les Maronites, dont le principal centre est le couvent de Saint Maron, sur l'Oronte (III, p. 331—332), se sont donné un patriarche comme chef. Le premier document historique qui fait mention du Patriarcat maronite nous apprend qu'en 745—746, «les Maronites restèrent comme ils sont encore aujourd'hui: ils ordonnent un *patriarche* et des évêques de leur couvent». ²⁷ Ce passage laisse entendre que le siège patriarcal maronite, dit d'Antioche, existait déjà avant cette date.

i. Anarchie, troubles et désordres (740—744)

Hichâm tentera vainement, par des mesures de rigueur, d'arrêter le mouvement philosophique des *Kadarites* ou partisans du libre arbitre (p. 221), qui s'était propagé parmi les Musulmans de Syrie au contact des Chrétiens de cette contrée.

²⁷ Michel le Syrien, cité par Mgr Dib, *L'Eglise maronite*, I, p. 146.

Courageux, lettré, poète, musicien, *Walid II* (743–744), successeur de Hichâm, est le plus libertin de ses prédécesseurs. Pour s'affranchir de toute contrainte, il vit dans le Désert où il construit, outre un chalet de chasse, l'actuel *Qusayr Amra*, une résidence monumentale, et le château inachevé de *Mashta*, dans la région transjordanienne (p. 231–232).

Accordant ses faveurs aux Kaisites, *Walid II*, qui avait mécontenté les provinces, provoque contre lui une coalition des Yéménites mécontents et des Kadarites persécutés. Fuyant l'orage, le calife s'enfuit vers le nord où, rejoint par les rebelles, il est tué dans le sud de la Palmyrène (744).

Fils d'une mère esclave, *Yazid III* (744) est un prince médiocre, hissé au pouvoir par les Kadarites. Sous son court règne de six mois, la rivalité traditionnelle entre Kaisites et Yéménites dégénère en guerre civile et gagne les sous-régions syriennes, dont chacune acclame un calife.

Ibrahîm (744), frère et successeur de *Yazid III*, est, lui aussi, un homme insignifiant, qui est renversé, au bout de quelques mois, par un Umayyade actif et énergique, *Marwân II*, gouverneur de Mésopotamie et d'Arménie. Après avoir écrasé les Yéménites, partisans d'*Ibrahîm*, à Aïnjar, dans la Békâ, *Marwân* entre à Damas et s'y fait proclamer calife (744).

j. Le calife Marwân II, ou le dernier sursaut de la dynastie umayyade

Marwân II (744–750), le dernier des califes umayyades, possède de réelles qualités de chef; mais il arrive un moment où la valeur d'un homme est désormais insuffisante pour réagir contre le cours des choses. Le vaste Empire arabo-syrien, qui manque d'unité naturelle, avait commencé à se désagréger. Les provinces asiatiques et africaines s'éloignent de Damas. En Syrie, où les Umayyades avaient toujours puisé la force de réagir contre les orages, le loyalisme des populations s'était fort attiédi, et la rébellion couvait un peu partout.

Marwân II, qui avait passé sa vie sur les champs de bataille et en Mésopotamie, est presque étranger à la Syrie, où les Yéménites cherchaient à venger leur récente défaite d'Aïnjar. Dès son avènement, il transporte à Harrân, près du Moyen Euphrate, les grands services administratifs du Califat. Ce transfert indigne les Syriens, qui y voient la réduction de leur pays au rôle de simple province. Pour prévenir les révoltes, *Marwân II* démantèle les principales villes syriennes et emmène, à Harrân, les Umayyades fixés en Syrie.

Mais les garnisons syriennes de l'Irâk, composées en majorité de Yéménites hostiles à *Marwân*, s'allient aux Khawarij qui viennent de se révolter. Accourant de Damas, le calife réussit à soumettre l'Irâk et s'apprête à envoyer des troupes pour reconquérir l'Arabie qui vient de s'émanciper sous la direction d'un puissant parti Kharijite, lorsqu'un nouveau danger, plus inquiétant que les autres, apparaît dans le Khorassân: les *Abbâssides*.

2. *Fin de la dynastie umayyade et de l'Empire arabo-syrien de Damas*

A partir de 745, les événements qui vont balayer la dynastie umayyade et l'Empire arabo-syrien de Damas se précipitent à une cadence rapide. Les causes de faiblesse qui avaient, dès la fondation de l'Empire, rendu son existence précaire, vont maintenant produire leur effet, par suite de l'affaiblissement des éléments qui lui avaient permis jusqu'alors de prolonger son existence. Les tribus arabes, qui avaient fait la force militaire des Umayyades, ont maintenant perdu, outre leur cohésion, leur importance numérique et leur valeur combative. En outre, le second appui de la dynastie, les indigènes syriens et particulièrement damasquins, convertis en majorité à l'islamisme mais toujours traités en inférieurs, réclament l'égalité des droits, sympathisent avec les éléments chiites d'Irak et complotent contre l'Etat. Enfin, les ressources économiques et financières de la Syrie, très modestes par rapport à celles de l'Irak ou de l'Egypte, ne permettaient pas aux califes de Damas d'enrôler des Asiatiques ou des Africains, pour renforcer leurs troupes et faire face aux dangers intérieurs et extérieurs qui apparaissent de tous côtés.

D'autre part, depuis l'extension de l'Empire vers l'Inde, le centre de gravité économique de l'Orient est rejeté, de plus en plus, vers les plaines historiques du Tigre-Euphrate. Détrônant la Méditerranée, qui a perdu son unité depuis la conquête arabe, l'isthme iranien, comme aux époques anciennes, reprend son vieux rôle d'artère principale de l'économie internationale. La Syrie, qui a échoué dans son rêve d'un empire méditerranéen, perd sa position privilégiée de centre politique du Califat. Pour les mêmes raisons, l'Egypte ne pouvait guère la remplacer dans ce nouveau rôle. Quant à l'Arabie, berceau de l'Islâm, elle avait, depuis la création de l'Empire arabo-islamique et pour les raisons que nous venons d'indiquer, cessé d'être le centre vital de ce vaste univers.

C'est désormais l'Irak, ancienne Babylonie-Chaldée et ancien centre politique des grands Empires iraniens anciens, qui sera la tête et le cœur de l'Empire arabo-oriental, devenu maintenant plus continental et plus asiatique que méditerranéen. Depuis longtemps déjà, les provinces asiatiques de cet Empire, gouvernées de l'Irak, cherchaient à s'émanciper de la tutelle de Damas.

«A partir de la Babylonie, vers l'Est, on est sur un autre domaine qui est, plus pleinement encore qu'aujourd'hui, tourné vers l'Orient. Isolée de la Syrie et de l'Arabie par les déserts, la vallée des deux fleuves, l'un des greniers du Proche Orient, regarde vers l'Inde par le Golfe Persique. Les

passes des montagnes persanes la mettent en relations faciles avec le plateau iranien et de là avec l'Asie Centrale et avec l'Inde.»²⁸

a. Agitation chiite et antiarabe en Irâk et en Iran

Outre les nombreux facteurs précédemment mentionnés, qui ont toujours opposé l'Irâk la Syrie, diverses causes directes ont concouru, entre 740 et 750, en Irâk et en Iran, à la chute de la dynastie umayyade de Damas et à son remplacement par celle des Abbâssides, qui établiront leur résidence dans le pays du Tigre-Euphrate.

«Les relations constantes du Khorassan avec Baçra et Coufa, centres de l'agitation alide, entretenaient chez tous les habitants de l'Iran un courant d'idées défavorables à la 'royauté arabe', que les Omeyyades s'efforçaient d'organiser, et qui, bien qu'elle fût devenue dynastique, avait conservé son caractère bédouin. Ils se sentaient au contraire attirés par la doctrine alide qui réservait le pouvoir à la famille du Prophète, dont elle développait peu à peu le caractère surhumain.

Quand la propagande alide de l'Irâq s'organisa et envoya des émissaires au Khorassan, ceux-ci y trouvèrent aussitôt un terrain propice à leur action. A partir de 718, les missionnaires chiites y apparaissent périodiquement, sur un mot d'ordre de Coufa . . . Le mouvement prit naissance dans l'entourage d'un descendant d'Ali, Mohammed ibn Al Hanafiya . . . Le fils d'Ibn Al Hanafiya, Abou Hachim, fit en 98 (717) passer tous ses droits au califat sur la tête d'un descendant d'Abbâs (oncle du Prophète), Mohammed ben Ali, qui semble être devenu le chef du mouvement contre les Omayyades . . .

La propagande abbasside ne prit toute son ampleur qu'après la mort de ce Mohammed, en 743; son fils Ibrahim en confia la direction à Abou Moslim, sans doute un Iranien, qui fut le maître des événements qui amenèrent la révolution . . . Abou Moslim ne dut pas seulement son succès à son habileté à profiter des fautes de ses adversaires, mais aussi à l'incapacité de ceux-ci à s'unir . . . C'est . . . le désaccord des groupements arabes qui procure à Abou Moslim l'essentiel de ses succès. Avec une incohérence forcenée, les chefs arabes se livrent aux intrigues les plus compliquées: l'intérêt, la vanité, un coup de passion, les fait changer de camp en un touremain.»²⁹

b. Révolte du Khorassân (747)

En 747, le Khorassân, sous la direction d'Abû Muslim, rejette la tutelle de Damas et l'autorité politique et religieuse de ses califes. Les révoltés prê-

²⁸ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 189.

²⁹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 262, 263, 264.

tent serment de combattre pour le triomphe de leur cause et de reconnaître, pour *imâm* ou calife, le membre de la famille du Prophète qui réunirait l'adhésion générale. Le symbole de l'union fut la couleur noire, qui apparaîtra désormais dans les étendards et dans les vêtements officiels. Précisant encore plus son attitude, Abû Muslim, à la mosquée de Sikadang (Khorassân), pendant la prière du vendredi, fait prononcer la *Khotba* au nom d'un Abbâsside. Deux étendards noirs, envoyés de Kûfa et suspendus au pied de la chaire, attestaient la connivence et la solidarité de l'Irâk dans l'aventure.

c. Les Khorassaniens s'emparent de Kûfa et y proclament Al Abbâs comme calife (749)

En 749, les insurgés khorassaniens, conduits par Abû Muslim, s'emparent de Kûfa où ils proclament, comme calife, *Abûl Abbâs*, arrière-petit-fils de Abbâs, oncle du Prophète. Les Alides, qui n'ont aucun candidat capable de prendre leur direction, s'inclinent de mauvaise grâce. Le nouveau calife se présente comme le candidat des Khorassaniens, qui ont libéré l'Irâk et secoué le joug détesté des Arabo-Syriens.

d. Défaite et mort du calife Marwân II (750)

Dernier calife umayyade, Marwân II, qui n'avait encore connu que des succès militaires, court au-devant des Khorassaniens, à la tête de 12.000 Syro-Mésopotamiens. La dissension entre Kaïsites mésopotamiens et Yéménites syriens amène la défaite complète du calife, dans la plaine historique d'Arbèles, sur les bords du grand Zab (749).

Fuyant la Mésopotamie perdue, Marwân retourne en Syrie et songe à se défendre dans Damas. Mais l'arrivée des Khorassaniens et la défection des Syriens forcent le malheureux souverain à se réfugier en Egypte. Pour suivi par les Khorassaniens, Marwân est vaincu et tué à Bousir, en Moyenne Egypte (750).

e. Extermination des Umayyades

Le triomphe des Abbâssides marque le début d'une série de crimes; le nouveau calife, Abûl Abbâs, s'est donné lui-même le surnom d'*As Saffâh*, «le Sanguinaire», que l'histoire lui a confirmé. Bien que la ville de Wasit, capitale umayyade de l'Irâk, eût négocié une capitulation acceptée par Abûl Abbâs, les officiers et le gouverneur de cette place, qui s'étaient rendus aux vainqueurs, furent massacrés. Damas est livrée au meurtre et au pillage. Les Umayyades sont partout abattus, et leur extermination est froidement décidée. A Abû Futros, en Palestine, quatre-vingts Umayyades, attirés à un banquet par Abdallah, oncle du calife vainqueur, sont assom-

més au milieu d'un festin. Seul, un petit-fils du calife Hichâm réussit à se sauver en Andalousie, où il fondera la dynastie et le Califat des Umayyades d'Espagne.

Après les vivants, les Abbâssides s'attaquent aux morts. A Damas, à Dabiq, à Rosâfa, à Qinesrîn, les sépultures des Umayyades sont violées; les cendres des califes sont dispersées au vent, leur mémoire est maudite et leurs noms voués à la proscription.

f. Une réaction syro-umayyade écrasée (752)

Les Syriens, qui avaient, par haine de Marwân II, assisté avec indifférence à la chute des Umayyades, s'aperçurent, après la ruine de ces derniers, que leur pays était devenu une simple province, et que le libéralisme éclairé des Umayyades valait mieux que la cruauté et la brutale déloyauté des nouveaux maîtres, qui sont, pour eux, des occupants étrangers.

Au Hawrân, en Transjordanie, à Damas, en Palestine, des révoltes éclatent. Dans le nord de la Syrie, à Qinesrîn, les Kaïsites acclament un certain Abû Muhammad, surnommé le *Sofiâni*, parce qu'il descendait de Mu'âwya (p. 248). Mais ils sont écrasés, en 752, par Abdallah et ses Khorassaniens, et le Sofiâni, obligé de fuir au Hidjâz, est arrêté et tué (752).

g. Le Sofiâni, héros national syrien

Pendant longtemps, le nom du Sofiâni exercera sur les Syriens une véritable fascination. Ce héros national et martyr deviendra le champion de la liberté syrienne et représentera les revendications de la Syrie contre le joug et l'oppression abbâssides. L'imagination populaire le transformera en une sorte de Messie umayyade, dont l'avènement devait précéder celui du Mahdi.

« Ses partisans ne voulurent d'ailleurs pas croire à sa mort; ils attendirent son retour, comme d'un messie qui réintégrerait la Syrie dans les beaux jours de sa domination. Déçus enfin dans cet espoir, ils firent de lui le précurseur de l'Antéchrist dans le système de l'eschatologie islamique. Les derniers survivants des sectes pro-'oumayyades qui, comme les Chi'ites, rattachent leurs espérances politiques à une religiosité gnostique, ce sont les *Yazidites* Kurdes de la région de Mouçoul, qui vivent encore aujourd'hui sur les montagnes du Sinjar et se dispersent plus au nord jusque dans le Caucase. »⁸⁰

h. Ruine de la suprématie syrienne

Avec la chute des Umayyades, la Syrie perd pour toujours le rôle acciden-

⁸⁰ Brockelmann, *op. cit.*, p. 96.

tel qu'elle avait temporairement joué comme centre politique d'un grand Empire oriental. Ce rôle, auquel les Abbâssides ont mis fin, revint à son centre historique et naturel, le vieux pays d'Assyrie-Babylonie-Chaldée, centre de gravité économique du Proche-Orient, où un nouvel Empire islamo-oriental, le Califat abbâsside de Bagdâd, va se constituer.

«Damas, . . . c'était la capitale des tribus . . . tête de pont de l'Arabie sur le vieux monde asiatique. A partir du moment où la prééminence échappe au monde arabe, Damas devenait impossible comme capitale de l'empire.»³¹

L'Empire éphémère des Néo-Babyloniens ou Chaldéens (612—539 av. J.-C.), sixième empire mésopotamien (II, p. 252—254), avait succédé, après une éclipse mésopotamienne de onze siècles environ, à l'Empire babylonien de Hammurabi (I, p. 299—302). A son tour, l'Empire des califes Abbâssides, *septième empire mésopotamien*, succède, après treize siècles environ d'éclipse mésopotamienne, à l'Empire néo-babylonien ou chaldéen.

i. Déchéance de la suprématie arabe dans l'Empire

L'Empire arabe, ou plus exactement la suprématie des Arabes proprement dits, finit avec le Califat umayyade. Le Bédouin nomade ou fixé cessera désormais de jouer, dans l'Etat, le rôle de dirigeant qu'il tenait depuis la conquête, c'est-à-dire depuis cent quinze ans environ. A partir de 750, ce sont les descendants autochtones des vieilles races orientales: Araméens, Syriens, Assyro-Chaldéens, Perses, etc., qui, arabisés et islamisés, vont remettre au second plan l'Arabe originaire d'Arabie ou de Syrie et se substituer à lui dans l'administration de l'Empire. Sous le nom d'Arabes, ce sont, en effet, ces Orientaux arabisés qui reprendront en main les destinées de l'Empire islamique et créeront, sous le règne des califes arabo-iraniens de Bagdâd, la brillante civilisation abbâsside (p. 171).

En revanche, «dès que l'Arabe d'Arabie, le nomade conquérant, le guerrier fondateur de l'empire, disparaît de la scène, immédiatement la poussée de la conquête s'arrête net; et d'ailleurs l'unité de l'empire se brise, pour n'être jamais reconstituée. L'Ouest tout entier devient indépendant d'un coup . . . A l'autre bout de l'empire, l'extrémité orientale, les Turcs apparaissent tout de suite.»³²

³¹ Gautier, *op. cit.*, p. 224.

³² Gautier, *op. cit.*, p. 225.